

## «LA MARSEILLAISE», ENTRE VIZILLE, STRASBOURG ET MARSEILLE



Alain Chevalier, Fabrice Denise, Monique Fuchs et Paul Lang

L'exposition «La Marseillaise» est un projet conjoint des musées de Strasbourg, des musées de Marseille et du musée de la Révolution française – Domaine de Vizille – Département de l'Isère, sur une proposition de Paul Lang, directeur des musées de Strasbourg. Le commissariat en a été assuré par Monique Fuchs, conservatrice en chef du Musée historique de la Ville de Strasbourg (partie en retraite à l'issue de l'exposition), Fabrice Denise, conservateur en chef, directeur du musée d'Histoire de Marseille, et Alain Chevalier, conservateur en chef, directeur du musée de la Révolution française. L'exposition itinérante a eu lieu au musée de la Révolution française – Domaine de Vizille du 25 juin au 4 octobre 2021, au musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg du 5 novembre 2021 au 20 février 2022, enfin au musée d'Histoire de Marseille du 18 mars au 3 juillet 2022.



1 Montage de l'exposition «La Marseillaise» à Strasbourg, Jean Pouzadoux d'après François Rude, *Le Génie de la Patrie*, détail du *Départ des volontaires*, 1898, plâtre, Paris, musée d'Orsay – dépôt du musée des Beaux-Arts de Dijon, inv. 4311  
Photo: M. Bertola, Musées de Strasbourg

**Paul Lang: Chère Monique, qu'est-ce que cette exposition vous a appris sur *La Marseillaise*?**

**Monique Fuchs:** En soi, le sujet peut paraître banal ou éculé. On peut imaginer que la plupart des Français a dû apprendre *La Marseillaise* en famille ou à l'école. À Strasbourg, une telle exposition peut paraître plus légitime encore. En approfondissant ce thème, on apprend beaucoup, en particulier sur la qualité révolutionnaire de cet hymne. Ce que j'ignorais, c'est l'influence qu'a exercée *La Marseillaise* dans d'autres pays, sur d'autres mouvements révolutionnaires : c'est un sujet que je n'avais jamais vu abordé auparavant. Certains écrivains, français ou allemands, s'en sont inspirés ou ont émis des jugements à ce propos. J'ai trouvé tout cela très intéressant et éclairant.

**P. L.: Et vous, Alain, qu'est-ce que cette exposition vous a appris?**

**Alain Chevalier:** Il s'agissait d'un sujet que j'avais déjà étudié ; j'avais même tenté d'en écrire une synthèse, mais j'avais vite été arrêté par plusieurs points que j'ignorais, notamment les « pratiques de *La Marseillaise* », c'est-à-dire comment la chantait-on ? dans quel type de lieu ? Aussi bien pendant la Révolution française qu'après, c'est-à-dire sur un temps très long, sur les deux siècles qui nous séparent maintenant de la création de ce chant pour l'armée du Rhin. Il me manquait aussi l'appropriation sociologique. J'ai trouvé dans le travail préparatoire de cette exposition – et jusqu'au montage – un grand nombre de réponses à des questions que je me posais, ainsi que la confirmation de certaines idées diffuses. Si cette exposition a montré le côté protéiforme, les angles, les facettes de ce sujet semblant banal – tout le monde connaît *La Marseillaise* –, elle a également révélé la richesse de ce chant, de cet hymne, et de tout ce qui l'entoure. Cela m'évoque la façon dont on peut traiter la Révolution française : on a l'impression d'en connaître l'essentiel, mais quand on étudie par le détail cet événement et ses conséquences, c'est presque infini. Pour *La Marseillaise*, qui est l'un des éléments, l'une des composantes de la Révolution, c'est à peu près la même chose. Elle possède cette même dimension qui va de l'universalité à toutes sortes d'applications dans le champ de la vie nationale, de l'histoire nationale, européenne et mondiale. Il existait ce grand fourre-tout qu'était Sharecan (l'espace de stockage partagé en ligne utilisé par les musées de Strasbourg pour les projets d'expositions), où nous mettions tant de choses, qui parfois nous dépassaient, car il fallait les analyser, ce qui n'était pas toujours possible. Tout cela nous a conduits à consulter de nombreuses personnes : des sociologues, des historien·nes spécialistes d'autres périodes que la Révolution française, etc. Pour moi, le travail de conception de cette exposition a été d'une richesse immense.

**P. L.: Cher Fabrice, qu'est-ce que la conception et la réalisation de cette exposition vous ont appris sur *La Marseillaise*, que vous ne saviez pas encore en tant que Marseillais?**

**Fabrice Denise:** Ce que l'on exprimait communément du sujet, à Marseille, relevait de la fable locale, de la culture populaire et d'une transmission orale de l'histoire de *La Marseillaise* – telle que, par exemple, l'ancien maire, Jean-Claude Gaudin, s'amusait à la raconter dans ses discours. Il existe aussi à Marseille un lieu permanent qui lui est consacré : le mémorial de la Marseillaise, qui a ouvert ses portes en 2011, relate, dans une scénographie immersive de type son et lumière l'histoire de *La Marseillaise* ; sa démarche n'a rien de muséale ni même de patrimoniale, puisqu'elle n'offre aucune documentation authentique ni de véritable réflexion croisant les disciplines de l'histoire, de la musicologie et de l'histoire de l'art. Il s'agit d'un regard « touristique », superficiel. Ce que m'a appris le travail sur l'exposition, c'est la profondeur du sujet et la multiplicité des approches possibles. Tout cela a nourri l'idée de faire évoluer ce mémorial

dans les années à venir. Peut-être étions-nous quelque peu submergés par la tradition locale au détriment d'une bonne contextualisation historique et d'une mise en perspective dans l'histoire de l'art. Ces nouveaux éléments ont pu être apportés au projet d'exposition, notamment grâce à l'expertise d'Alain. Cela nous a poussés à participer à cette aventure et à nous engager ici, à Marseille, dans cette enquête collective.

**P. L.: Cela répond en partie à ma deuxième question. En réalité, les choses sont liées, entre les découvertes dues au projet d'exposition et les retombées sur les collections et les parcours permanents. À Marseille, des évolutions importantes se profilent donc pour le mémorial de la Marseillaise. Est-ce que cela sera également le cas pour le parcours permanent du musée d'Histoire?**

**F. D.:** En effet, l'enjeu se situera surtout du côté du mémorial. C'est un lieu qui mérite d'être repensé et animé par un véritable projet scientifique et culturel. Il a été conçu dans un cadre scientifique assez dégradé. À l'origine, le conseil scientifique devait revenir à l'historien de la Révolution française Michel Vovelle, ce qui n'a finalement pas été le cas pour des raisons que j'ignore. Dans les faits, les grands noms de l'historiographie de la Révolution, les historien·nes ainsi que l'université d'Aix-Marseille, n'ont malheureusement pas pu être impliqués comme ils et elles auraient dû l'être. Pour moi, l'enjeu est considérable. Même si elle n'a pas eu un écho et une réception à la hauteur de nos espérances, l'exposition a tout de même révélé un potentiel de sujets et d'œuvres, et un dialogue entre les époques. Il me semble que c'était aussi cela, le pari de ce projet : casser, en quelque sorte, les codes d'une présentation académique et s'autoriser à multiplier les registres. Si cette présentation était historique et chronologique (y compris à Strasbourg et à Vizille), on a pu également montrer la réception de *La Marseillaise* à travers les âges. Je pense que cette question-là, ainsi que la manière dont elle joue avec les événements historiques aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, est un sujet passionnant, qui permet d'aborder d'autres thématiques.

**P. L.: Alain, cette exposition a-t-elle eu ou aura-t-elle des conséquences sur le parcours permanent du château de Vizille?**

**A. C.:** À cette occasion, un certain nombre d'œuvres de notre collection ont voyagé. Ces trois expositions, dans ces trois lieux, étaient bien entendu différentes dans leur approche et leurs modalités. Nous avons un corpus commun et un seul catalogue, mais il s'agissait de trois projets singuliers – ce qui est, par ailleurs, une bonne chose. Au musée de la Révolution française, l'exposition portait plus particulièrement sur l'incarnation de *La Marseillaise* dans les arts – un aspect déjà traité dans le parcours permanent. À l'issue de ce cycle d'expositions, lorsque nos œuvres sont revenues, elles ont repris leur place dans le musée. En réalité, c'est, à l'inverse, la réflexion que je menais sur le parcours permanent qui a influencé l'exposition : cette réflexion portait sur le rapport entre l'art et l'histoire, quand l'art nous propose une

entrée dans le sujet historique et nous permet de mieux le comprendre – qu'il s'agisse d'un évènement, d'un personnage ou, dans notre cas, d'une musique. S'agissant d'un chant, on aurait pu penser qu'il n'y aurait pas d'incarnation visuelle ; or, il y en a des centaines. J'ai mis en place ce discours dans le parcours du musée et cela ne changera pas de manière significative. En revanche, une étude approfondie a dû être menée pour aboutir à la muséographie de l'exposition à Vizille. Il a fallu concilier les spécificités du musée et le corpus d'œuvres qui était, peu ou prou, le même entre nos trois institutions afin de proposer une mise en scène chronologique des incarnations artistiques de l'objet historique « Marseillaise », sur une période de deux cents ans, de 1792 à 1989.

**P. L. :** C'est donc la présentation permanente qui a servi de laboratoire pour l'exposition, et non l'inverse.

**Monique, vous êtes maintenant conservatrice honoraire du Musée historique de la Ville de Strasbourg. Vous êtes partie au moment de la fermeture de l'exposition strasbourgeoise. Si vous étiez encore en responsabilité ou si vous souhaitiez conseiller la conservatrice qui vous a succédé (ce qu'il ne faut jamais faire), verriez-vous des conséquences possibles sur le parcours permanent du musée ?**

**M. F. :** Effectivement, il n'est pas question de donner des conseils ou des directives à Odile Lassère, la nouvelle conservatrice du musée. D'autre part, comme le soulignent aussi bien Alain que Fabrice, si l'exposition temporaire a permis de réunir un très grand nombre d'œuvres en lien avec *La Marseillaise*, ces dernières étaient avant tout des prêts et sont donc reparties. Dans les collections du Musée historique de Strasbourg, hormis le tableau d'Isidore Pils (fig. 2) et le portrait de Rouget de l'Isle par David d'Angers, nous ne possédons pas grand-chose qui soit en lien direct avec *La Marseillaise*. Il me semble difficile de faire évoluer le parcours permanent tant que nous n'aurons pas d'autres œuvres pour accompagner celle de Pils. Cependant, il reste les deux audiovisuels réalisés pour l'exposition avec l'aide de Marseille, les conseils d'Alain Chevalier et le travail de la très nombreuse équipe (stagiaires, assistant-es) qui a travaillé sur le projet. Pour moi, l'essentiel des retombées de l'exposition aura lieu sur le terrain de la médiation culturelle. À Strasbourg, grâce à Isabelle Bulle (médiatrice culturelle au Musée historique), il existait déjà des médiations autour de *La Marseillaise*. Je me souviens notamment avoir été très agréablement surprise par des médiations proposées par des professeur-es en 2013, à l'occasion de l'année de *La Marseillaise*. En 2021, grâce à cette exposition, grâce au travail d'Isabelle et à celui d'autres médiateur-ices, la médiation sur le sujet s'est considérablement enrichie. Y compris avec l'installation électroacoustique de Tom Mays et de ses élèves, qui nous inquiétait un peu.

**A. C. :** Effectivement, si on considère ce qui ne relève pas directement des œuvres ou du visuel, j'ai gardé un élément sonore de l'exposition « La Marseillaise » dans le parcours permanent. Dans la salle du XIX<sup>e</sup> siècle, nous présentons



**2** Isidore Pils, *Rouget de Lisle chantant La Marseillaise pour la première fois*, 1849, huile sur toile, Strasbourg, Musée historique de la Ville de Strasbourg – dépôt du musée du Louvre, inv. R.F.391 (vue de l'exposition de Strasbourg)  
Photo: M. Bertola, Musées de Strasbourg

un piano Pleyel et, grâce à Mathieu Schneider, conseiller scientifique sur le projet d'exposition pour les aspects musicaux, nous avons pu passer des extraits – à savoir des variations de Franz Liszt sur *La Marseillaise*. C'est une dimension que nous avons conservée dans le parcours permanent du musée. En venant habiller, accompagner cette grande salle où sont accrochées avant tout des peintures monumentales du XIX<sup>e</sup> siècle, les variations de Liszt ajoutent de la puissance et de la force. En ce qui concerne la médiation culturelle, nous verrons sûrement ses effets sur le long terme, en s'appuyant également sur le catalogue qui propose une synthèse originale sur *La Marseillaise*. C'est un point qui restera de cette exposition. J'aurais aussi aimé continuer à montrer de manière permanente le montage des citations de la filmographie de *La Marseillaise* élaboré grâce à Georges Heck, mais il est plus difficile de trouver un espace approprié dans le parcours de visite.

**P. L. :** Cela m'amène à une question corollaire à laquelle Monique a déjà partiellement répondu pour le cas de Strasbourg : cette exposition a-t-elle révélé, en terme patrimonial, des lacunes dans les collections dont vous avez la responsabilité ? Par extension, y a-t-il eu un objet ou une œuvre présentée dans l'exposition que vous auriez souhaité garder et intégrer dans les parcours permanents de vos musées respectifs ?

**A. C. :** En effet, l'exposition a mis en évidence un certain nombre de lacunes dans notre parcours. Pour moi, un objet a été très marquant : *La Défense* d'Auguste Rodin. Sa grande version avait toute sa place dans la salle de la République ; c'était vraiment une œuvre puissante. Au début, j'étais assez inquiet de me lancer dans une telle aventure avec des « monstres » de ce type, en raison de leurs dimensions et de leur poids (2,30 mètres de hauteur et 500 kilos pour la sculpture en question) et, finalement, cela a été l'une des grandes joies de cette exposition de voir cette œuvre, à Vizille, résonner avec toutes les autres. Cela s'est poursuivi à Strasbourg, où elle avait aussi un rayonnement particulier. Dans chaque lieu,



**3** Augustin Rodin, *La Défense*, 1879, agrandissement au double, fonte réalisée par Alexis Radier, 1917, bronze partiellement doré en 1937, Paris, musée Rodin, inv. S.01301 (vue des expositions de Vizille et Strasbourg)  
Photo: musée de la Révolution française – Domaine de Vizille et M. Bertola, Musées de Strasbourg

les œuvres avaient non pas une apparence différente, mais elles « chantaient » différemment *La Marseillaise*. *La Défense* de Rodin restitue très bien l'idée du chant révolutionnaire dans toute sa puissance : ce hurlement, cette rage devant les cadavres, les tueries, les massacres. Le visuel traduisait cela – ce chant qui dépasse l'horreur de la guerre et de l'oppression. Pour moi, il s'agit de l'œuvre la plus forte que nous ayons exposée (fig.3).

**P. L.:** Pour ma part, je perçois *La Défense* de Rodin – qui, en effet, dégageait une grande puissance dans le parcours de l'exposition –

davantage comme une œuvre de résistance que comme une œuvre révolutionnaire. L'objet commémore une résistance face à l'ennemi: c'est la défense de Paris. C'était également la visée de l'exposition que de proposer des distinctions entre les valeurs en jeu telles que la révolution et la résistance.

**Pour vous, Monique, qui avez préfiguré cette question en évoquant d'ores et déjà les manques dans les collections permanentes du Musée historique de Strasbourg, quelle est la ou les lacunes que vous auriez souhaité combler suite à la tenue de l'exposition?**

**M. F.:** Pour tempérer ma réponse précédente, nous possédons aussi la *Tête de Rouget de l'Isle*. Comme Alain, je conserverais bien une œuvre monumentale que nous avons exposée : *Le Génie de la Patrie* de Jean Pouzadoux. Mais nous sommes là dans le domaine du rêve (fig.1).

**P. L.:** Il est important de cultiver le rêve dans les musées... D'ailleurs, si je puis me permettre de vous faire rêver, chers et chères collègues, *La Défense* est une œuvre qui a été déclinée en plusieurs versions, dont une, plus petite, est conservée à l'Élysée – un dépôt pourrait peut-être être négocié.

**M. F.:** Il existe une autre œuvre, beaucoup plus modeste mais que je trouve également très émouvante et que nous avons présentée dans l'exposition : c'est la photographie de ces prisonniers qui chantaient *La Marseillaise* au moment de la libération des camps de concentration ([Éric Schwab \(AFP\), Prisonniers de camps de concentration chantant La Marseillaise, photographie, collection de l'AFP, n° 118554, p.23](#)). Ce document extraordinaire pourrait intégrer la présentation du musée beaucoup plus facilement – même si, à nouveau, ce n'est plus à moi d'en décider.

**P. L.:** En effet, c'était une photographie extraordinaire, avec toutes religions, toutes nationalités et toutes langues confondues. Et pour vous, Fabrice, l'exposition a-t-elle révélé certaines lacunes dans les collections?

**F. D.:** Nous ne possédons pas d'œuvres majeures liées à *La Marseillaise* dans le parcours permanent du musée. En matière d'histoire de l'art, avant l'exposition, nous n'avions presque rien montré si ce n'est *L'Envol de La Marseillaise* d'Élie-Jean Vézien (fig.4), qui a fait l'objet d'une très belle et très audacieuse présentation à Vizille, avec ce système de miroir. Excepté cette œuvre, nous n'avions jamais pu constituer un ensemble convaincant autour de la thématique « *Marseillaise* ».

Comme Monique, je trouve que les reliefs de Rude étaient remarquables dans ce vis-à-vis proposé avec la grande maquette du musée de Dijon représentant fidèlement les décors de l'Arc de triomphe. Cette maquette installait le discours d'une façon solennelle et un peu surprenante pour le public qui, je crois, a véritablement découvert à cette occasion le programme iconographique. Il me semble aussi que, pour les non-



4 Élie-Jean Vézien, *L'Envol de La Marseillaise*, 1939, maquette en plâtre patiné, Marseille, musée d'Histoire de Marseille, inv. 1990.71 (vue des expositions de Vizille et Strasbourg)  
Photo: musée de la Révolution française – Domaine de Vizille et M. Bertola, Musées de Strasbourg

connaisseurs, cette maquette a été très utile, permettant d'aborder plus facilement la visée de l'exposition : l'édifice est connu, ce qui met les gens en confiance et, pendant les visites guidées, nos médiateurs utilisaient beaucoup cette œuvre pour venir ensuite tirer un fil vers le reste du propos.

Je voudrais également mentionner les différentes représentations des fédérés marseillais, parfois sous une forme allégorique, qui étaient passionnantes et en disaient long sur l'imaginaire de ces Marseillais débarquant à Paris et sur la façon dont ils étaient déjà redoutablement réputés

avant même d'accéder aux Tuileries. Sur ce thème, l'œuvre prêtée par Vizille, *Allons!* d'Ary Scheffer (fig. 5), était extraordinaire ; elle pourrait parfaitement trouver sa place pour contextualiser les différentes révolutions du XIX<sup>e</sup> siècle et la censure qui frappait alors *La Marseillaise*. J'ai trouvé cette œuvre très intéressante tant sur le plan graphique qu'historique.



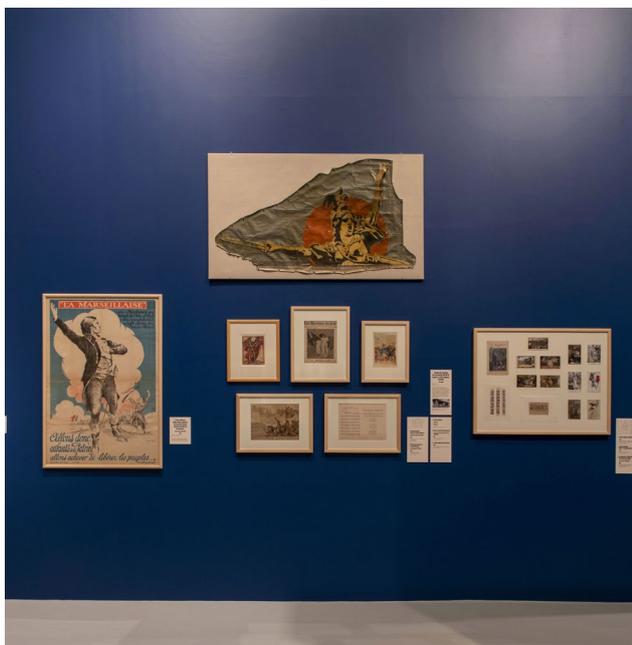
5 Ary Scheffer, *Allons!*, 1826, huile sur papier contrecollée sur toile, Vizille, musée de la Révolution française – Domaine de Vizille, inv. MRF 2020-5  
Photo: musée de la Révolution française – Domaine de Vizille

Dans un tout autre registre, je retiens les nombreux « produits dérivés » présentés par Strasbourg sur les thèmes des commémorations : ils participent aussi pleinement du sujet, l'appropriation populaire, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du premier centenaire commémoré. Ces objets disaient quelque chose de la relation que tout un chacun peut construire avec ce sujet par définition immatériel. Ce qui m'a semblé très fort dans nos expositions, c'est la multiplicité des registres, allant d'une aile d'avion de la Première Guerre mondiale (fig. 6) – un morceau de fuselage extrêmement émouvant en tant que témoignage archéologique, qui raconte le patriotisme de cette époque – à cette prodigieuse boîte à musique que vous présentiez à Strasbourg (fig. 7). On aurait envie de garder cette « recette » aux ingrédients multiples. Pour moi, c'était ça, le sel de cette exposition : avoir fait cohabiter ces univers d'objets très divers, depuis le document d'archive jusqu'à la sculpture monumentale de Rodin.

**P. L. : Une avant-dernière question pour vous trois : avez-vous un regret concernant ce projet ?**

**M. F. :** C'est anecdotique, mais mon départ ayant eu lieu juste avant le démontage, il a été un peu frustrant pour moi de ne pas y participer.

**F. D. :** Quand je me suis rendu à Vizille et que je me suis trouvé face au Rodin, j'ai eu beaucoup de regrets. Malheureusement, les conditions dans nos espaces à Marseille n'étaient pas compatibles avec une telle œuvre – notre musée a ses qualités, mais nos salles d'expositions temporaires ne nous permettent pas d'avoir de grandes ambitions, notamment en choisissant des pièces volumineuses (fig. 8).



6 Insigne de fuselage de l'escadrille SPA-Bi 21, d'après *La Marseillaise* de François Rude, 1917-1919, toile peinte, Strasbourg, Musée historique de la Ville de Strasbourg, inv. R.7425 (vue de l'exposition de Strasbourg, en haut)  
Photo: M. Bertola, Musées de Strasbourg

**A. C.:** Le seul regret que je pourrais formuler est conjoncturel : c'est toute l'histoire de la pandémie de Covid-19. Celle-ci nous a privé·es de réunions *in situ* au cours desquelles nous aurions pu nous voir. Cependant, nous avons réussi à beaucoup échanger malgré tout et, au moment du confinement, l'essentiel du travail en amont avait été fait. Mais je crois qu'il n'y a aucun regret à avoir : nous avons eu [un superbe catalogue](#), trois belles expositions, du public... Si je devais en avoir un, ce serait de ne pas avoir réussi à faire jouer *La Marseillaise* d'Hector Berlioz à Vizille – mais cela aurait été un événement d'accompagnement. J'avoue mon envie face à ce qui a pu être fait à Marseille : tous ces spectacles, ce travail avec le rectorat et les écoles que nous n'avons hélas pas pu entreprendre avec l'académie de Grenoble. Puis, bien sûr, il y a eu cet extraordinaire moment à l'Opéra de Strasbourg – chanter cette *Marseillaise* de Berlioz tous ensemble, c'était très beau. J'aurais aimé qu'il y ait aussi cette dimension de spectacle à Vizille, qui n'a pas eu lieu du fait des conséquences de la pandémie. C'est mon seul regret, mais qui ne concerne pas directement l'exposition.

**M. F.:** Un autre regret pour ma part : nous aurions pu avoir davantage de public.

**F. D.:** Nous avons aussi regretté à Marseille une fréquentation faible, en deçà de nos espérances. En visitant notamment l'exposition strasbourgeoise, j'ai également réalisé la difficulté de cette dernière séquence sur la patrimonialisation de *La Marseillaise*. Si nous sommes tous convaincus de l'importance de cette dimension universelle, patrimoniale, il a été très compliqué de parvenir à la restituer de façon sensible dans une exposition. À Marseille, nous étions un peu faibles sur cette question ; nous avons tenté de faire preuve de nouveauté, avec des entretiens de sportifs, mais il a manqué une dimension

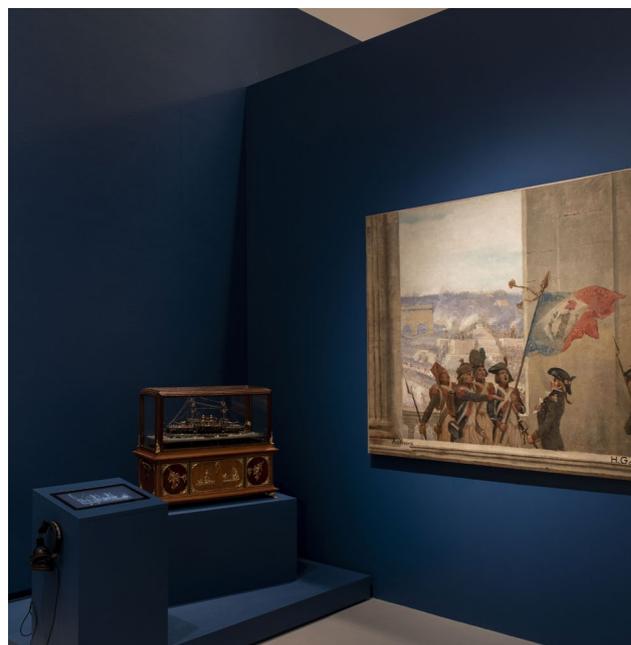
participative, populaire, peut-être un peu brutale, comme on peut la vivre au stade Vélodrome certains soirs de matchs où *La Marseillaise* est entonnée.

**A. C.:** En effet, car cela fait partie du domaine de la performance. Au musée, la performance reste un sujet ; il faut en avoir les moyens – pour créer de grandes installations immersives, par exemple. Chacun a tout de même réussi à clore l'exposition d'une manière très honorable.

**P. L.:** Pour ma part, j'ai beaucoup aimé les trois conclusions. Enfin, j'aimerais vous demander à chacun·e votre plus grande fierté sur ce projet.

**A. C.:** Avoir travaillé ensemble, entre nos trois institutions. Je suis très fier d'avoir été sollicité par vous, Paul, pour participer à ce magnifique projet et d'avoir collaboré avec vous toutes et tous – vous, mais aussi toutes celles et tous ceux qui sont derrière vous. Je suis fier d'avoir fait partie de cette équipe et de cette aventure.

**M. F.:** Je partage l'avis d'Alain, c'était un vrai travail d'équipe. C'était aussi une belle opportunité pour moi de préparer une grande exposition – j'avais réalisé un grand nombre de petits accrochages, de petites expositions, j'avais mené à bien la restauration et la conception du parcours permanent de deux musées, mais c'était la première exposition temporaire de cette envergure à laquelle je collaborais. L'opportunité de travailler de façon approfondie avec les un·es et les autres constituait également une très belle aventure.



7 « Bateau sonnant » Le Croiseur Cuirassé Maréchal Foch, automate musical signé « François Guivarch, Paris 1917-1921 » (bateau) ; mouvements de Herman Thorens, Sainte-Croix (Suisse), bois, acier, laiton, argent, Bruchsal, Deutsches Musikautomaten-Museum, inv. 87/312 (vue de l'exposition de Strasbourg)  
Photo: M. Bertola, Musées de Strasbourg

**F. D.:** Je vais me joindre à mes collègues : je suis fier d'avoir pu, modestement, entrer dans ce club d'institutions bien plus expérimentées sur ces questions-là. Cela a fait un grand bien de se retrouver, au musée d'Histoire



8 Vues de l'exposition de Marseille, avec entre autres Frédéric Auguste Bartholdi, Maquette de la statue de Rouget de Lisle, vers 1882, plâtre, Lons-le-Saunier, musée des Beaux-Arts, inv. S 273 bis  
Photo: © Saluces

de Marseille, entre Vizille et Strasbourg. Je ne revendiquais aucune forme d'expertise sur le sujet, excepté celle de représenter une institution marseillaise. J'ai beaucoup appris et il me reste encore beaucoup à apprendre. Cela a été une très bonne expérience pour mon épanouissement professionnel ainsi que personnel, puisque les relations ont toujours été cordiales et harmonieuses malgré les difficultés pourtant nombreuses – devoir composer et recomposer le programme de cette itinérance (à cause du nouveau calendrier dicté par la pandémie), faire face à des aléas invraisemblables, résoudre des problématiques de marchés de transport d'œuvres... Alors que nous avons rencontré beaucoup d'obstacles, alors que toutes les conditions étaient réunies pour se fâcher durablement, nous avons tenu bon !

Je voudrais mentionner une fierté liée à l'épisode marseillais : quatre cents enfants chantant *La Marseillaise* au théâtre Silvain, accompagnés par cette magnifique direction d'orchestre, cette *Marseillaise* un peu loufoque et baroque réécrite, revisitée, partagée avec le public, avec des enfants, des parents... Cela a été un très beau moment. À cette occasion, nos élèves ont pris la mesure – un peu tardivement, quelques jours avant la clôture de l'exposition – de l'engagement du musée, de ses équipes, des partenaires que vous étiez... Cela a été une forme d'apothéose pour ce projet musical, magnifiquement amorcé à Strasbourg et prenant une dimension de plein air, une dimension plus populaire à Marseille.

**P. L.:** J'aimerais vous poser une dernière question : est-ce que tout cela vous a incité-es à vouloir réécrire les paroles de *La Marseillaise* ?

**A. C.:** Au contraire, cela m'a plutôt encouragé à les défendre. Si on est honnête avec l'histoire, si on a choisi et maintenu ce chant en tant qu'hymne de la République française, il faut retenir la version de 1792, celle qui a accompagné la naissance de la République. La République étant toujours sur la sellette, nous aurons besoin de cet hymne-là.

**M. F.:** Lors de la préparation de l'exposition, nous avons été sollicités par une personne souhaitant proposer « la meilleure des *Marseillaises* » – donc avec d'autres textes. Plusieurs tentatives de réécriture ont également eu lieu au sein de la médiation. C'est, me semble-t-il, le meilleur moyen de se rendre compte de la richesse du texte initial. Pour ma part, je partage donc l'avis d'Alain : modifier le texte, c'est recontextualiser l'hymne, ce qui sous-entendrait de le modifier tous les cinquante ans, voire plus souvent, afin qu'il reste en adéquation avec l'époque. Il me semble plus pertinent de promouvoir l'explication du texte original – même si certains mots sont choquants, violents et peuvent heurter. Pour moi, il faut donc le conserver tout en tâchant de l'expliquer le plus largement possible.

**F. D.:** Je voudrais féliciter le département culturel et éducatif de Strasbourg qui a conçu un outil permettant de lire entre les lignes de ce texte original : contextualiser, expliquer chacune des phrases, chacun des mots qui, sans cela, peuvent donner lieu à des interprétations erronées. C'est très simplement fait et fort bien mené. C'est un outil qui a fait ses preuves et que nous souhaitons intégrer dans le futur parcours du mémorial. *La Marseillaise* est donc un objet archéologique qui mérite son contexte pour être saisi. Nous n'avons pas vocation à faire de *La Marseillaise* autre chose ; au contraire, c'est un défi pédagogique que de la soumettre à l'explication, à la contextualisation. Ce texte suscitant des questionnements, il me paraît plus intéressant d'y réfléchir plutôt que de le ramener au XXI<sup>e</sup> siècle, en perdant cette part de mystère ou de provocation. Je crois qu'il faut se mettre dans la peau d'une archéologue cherchant à éviter de commettre tout anachronisme.